# Die Kathrin de Korngold à Marseille. Recréation ce soir



**Marseille, récréation de Die Kathrin de Korngold. Le 8 juillet à 21h45**. Entrée libre dans la limite des places disponibles (400 places). Mardi 8 juillet 2014 – 21h 45 Cour Hôtel de la Préfecture des Bouches-du-Rhône – Marseille. **Le festival Musiques Interdites propose la création de l'opéra du prodige Korngold : Die Kathrin** dernier ouvrage composé en Europe avant l'exil de son auteur aux States. Programmée à l'opéra de Vienne qui avait précédemment accueilli *Die Tote Statd*, son plus grand succès sur les planches à seulement 23 ans, **Die Kathrin est finalement annulé en 1938**. Compositeur juif, Korngold était devenu malgré son génie, interdit par les nazis pour lesquels un juif ne pouvait rien produire de bon… Marseille présente la création de l'opéra interdit dans une version ré écrite intitulée « *Die Kathrin versus Zone Libre* ». C'est son dernier opéra. Sa création ne put avoir lieu à Vienne en mars 1938 sous la direction de Bruno Walter, Hitler ayant envahi l'Autriche le 12 mars, ordonnant aux troupes nazies la destruction totale du fonds Korngold. L'opéra traite prémonitoirement du drame des frontières entre France et Allemagne – et le deuxième acte se passe dans les années 1930 à Marseille. Il est créé dans une nouvelle adaptation dramaturgique et musicale de Michel Pastore.



**Le Livret.** L’action se passe dans les années 30, dans une petite ville frontière entre un pays de langue allemande et un pays de langue française. Les deux héros, Kathrin l’allemande et François le chanteur français, tombent amoureux pendant une séance de cinéma réservée aux militaires. François doit partir avec son régiment. Kathrin, enceinte de lui, après une émouvante prière à la Vierge, décide, sans papiers, de le rejoindre au-delà des frontières. Sa route croise celle de Malignac qui, séduit par sa beauté, l’entraîne à Marseille dans sa boîte de nuit : c’est dans ce lieu interlope que François, déserteur, a trouvé un emploi de chanteur auprès de Chou-Chou, entraîneuse. Les retrouvailles des deux héros tournent à un affreux malentendu et Malignac, assassiné par un de ses comparses, agonise en accusant François de meurtre. Une dizaine d’années passent … François retrouve la fidéle Kathrin et leur enfant qui a grandi, dans la paix d’un alpage « apatride ».

**La Création.** L’opéra de Korngold d’une durée initiale de 2h50

a été réduit à 1h45, à partir des thèmes fondamentaux de l'œuvre, soit quatre parties enchaînées : *Frontière- Guerre – Exil – Zone Libre*. Le spectacle se déroule dans la cour historique de la Préfecture de Marseille, là même où les exilés espéraient un sauf-conduit à leur arrivée. Au cours de l'opéra, un texte, écrit par le spécialiste de Korngold, Rudolf Berger, sur l'historique de la création et sa portée prophétique est récité entre les épisodes. Tout le spectacle vise dans sa réalisation à exprimer l'état d'exilé en marge de toutes les frontières.

**Distribution**
Solistes chanteurs de l'Opéra de Vienne
Orchestre Symphonique de la Garde Républicaine
Sébastien Billard, direction



**Biographie. Erich Wolfgang Korngold (Brünn 1897 – Los Angeles 1957). DE VIENNE à HOLLYWOOD.** Eric Wolfgang Korngold est né à Brünn (Brno) en Moldavie. Fils du critique musical Julius Kongold et enfant prodige, il aborde le piano à l'âge de cinq ans et compose dès 7 ans. Elève d'abord de Fuchs et Gaedener, il étudie ensuite sur le conseil de Malher, auprès de Zemlinsky qui lui donnera une solide formation en harmonie et en orchestration. En 1909, à 12 ans, il compose un Trio avec piano et une pantomime Der Schneemann (Le Bonhomme de neige) orchestrée par son professeur et créée à l'Opéra de Vienne ; Six Pièces de Caractères sur Don Quichotte qui retiennent déjà l'attention. La Schauspiel Ouverture op.4 et sa Sinfonietta op.5 créée par Weingartner à Vienne en 1923, fascinent Richard Strauss par leur maturité. Korngold achève

une comédie Der Ring des Polikrates en 1914. Son premier opéra Violanta (qui enchantera plus tard Puccini) est créé en 1916 à Munich. Die tote Stadt (La Ville morte), opéra adapté du roman Bruges la morte de Rodenbach, créé simultanément à Hambourg (où il est devenu chef d'orchestre), à Cologne et Vienne assure au compositeur agé seulement de 23 ans, une renommée internationale. Professeur de l'Académie de Vienne en 1923, il y donne la création de Das Wunder des Heliane qui ne connaît pas le succès de son précédent opéra. Deux ans plus tard, il débute une longue collaboration avec le metteur en scène autrichien Max Reinhardt, récent fondateur du festival de Salzbourg avec Hofmannsthal et Strauss. En 1932, il commence à travailler à un nouvel opéra Die Kathrin, dont il achèvera l'orchestration en 1937, genre dans lequel il introduira pour la première fois des éléments de jazz ; cette musique qu'il avait déjà abordée dans Baby Serenade. Le livret rédigé par l'écrivain et critique autrichien Ernst Decsey, ami de la famille et dont le choix avait été suggéré par le père de Korngold, sera remanié plus tard.

En 1934, à l'invitation de Reinhardt, il effectue son premier séjour à Hollywood où il adapte la musique pour le film Le Songe d'une nuit d'été ; Il voyage ensuite entre Vienne et la Californie où il écrit des partitions pour de nombreux films dont Antony Adverse qui lui vaut un Oscar,Another Dawn, The Prince and the Pauper…En 1938, date prévue pour la création de Die Kathrin, la Warner Bros lui demande de retourner d'urgence à Hollywood pour écrire la musique du film Les Aventures de Robin des Bois qui lui vaut un nouvel Oscar. La première de Die Kathrin à Vienne est annulée sur l'ordre des nazis.



L'arrivée du nazisme au pouvoir marque la fin de sa carrière en Allemagne et son éditeur Strecker n'hésita pas à déclarer que les Juifs n'avaient pas de puissance créatrice. Dans ce contexte et face à la montée du nazisme en Autriche, il quitte définitivement son pays en janvier 1938 où il ne reviendra qu'en 1949. Ses biens sont confisqués et ses manuscrits n'échappent à la destruction que grâce à l'audace de son nouvel éditeur Weinberger. Installé à Holywood, il devient compositeur pour le cinéma. Pour la Warner Bros, il écrira quelques 80 musiques originales et influencera une génération de compositeurs. En 1943, Il adopte la nationalité américaine. Il composera aussi de la musique symphonique : trois concertos, (dont leConcerto pour violon et orchestre en ré majeur, dédié à Alma Mahler), une symphonie op 40 – de la musique de chambre : sonates de piano, quatuors, un quintette, un sextuor – des mélodies, des arrangements d'opérettes, la symphonie en fa dièse majeur (1952). Alors qu'il travaille à son sixième un opéra, il meurt le 29 novembre 1957 suite à une hémorragie cérébrale. Dernier souffle de l'esprit romantique viennois, la musique de Korngold convient étonnamment au style mélodique, rythmique et harmonique de la modernité du XXe siècle émergeant.

Rédaction : Sébastien Billard, chef d'orchestre et direction musicale.

Marseille. Mardi 8 juillet 2014 – 21h45. Cour Hôtel de Préfecture des Bouches-du-Rhône – Marseille. « Die Kathrin versus Zone Libre » adaptation dramaturgique et musicale d'après Die Kathrin, opéra de Korngold. Dans le cadre du festival Musiques Interdites.

# CD. Richard Strauss : Elektra (Evelyn Herlitzius, Thielemann, 2014)




**CD, critique. Richard Strauss : Elektra (Evelyn Herlitzius, Thielemann, 2014)**. Enregistrée à la Philharmonie de Berlin, en janvier 2014, voici la nouvelle réalisation éditée par Deutsche Grammophon pour fêter l'année Richard Strauss. Soulignons des noms déjà remarqués dans cette distribution dresdoise qui compte avec celle aixoise de Chéreau (juillet 2013) : **l'Elektra embrasée d'Evelyn Hertzilius** et le mezzo sombre, halluciné de **Waltraud Meier** dans le duo fille / mère, duo axial si capital dans le dévoilement de chaque personnalité féminines, opposée, affrontée ; ici sans le support visuel du dvd et la fulgurante mise en scène du Français, les voix paraissent un rien « atténuées » : criarde, parfois laide mais si investie et expressionniste pour la première : – avec le recul, totalement engagée, prête à prendre tous les risques, et mieux convaincante en seconde partie à partir de sa confrontation finale avec sa sœur Chrysotémis puis surtout avec son frère Oreste, revenu en associé de sa sœur pour leur acte vengeur : Evelyn Herlitzius nous rappelle un Luana de Vol, même implication au delà de la vocalité, d'une même humanité brûlée, capable enfin comme peu

de nous rappeler combien l'opéra straussien est d'abord du théâtre, une formidable opportunité de caractérisation qui passe autant par le corps que le voix ; à ses côtés, petite et usée, parfois sans soutien **Waltraud Meier** (malgré un sens du texte digne du théâtre : verbe entâché de sang et de culpabilité de cette peur animale qui fait de l'immense Waltraud une Kundry et une Atride, ici, passionnante à écouter) ne peut masquer une voix qui a beaucoup perdu).

# Passionnante Evelyn Herlitzius

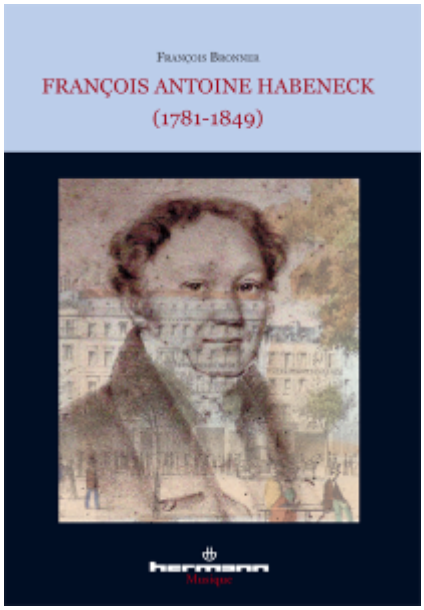


Heureusement l'Oreste de **René Pape** est somptueux de noblesse mâle et droite : un loup tenu dans l'ombre prêt à porter le coup de la vengeance sous la chauffe de sa sœur exténuée, irradiante. En Chrysotémis, Anne Schwanewilms straussienne méritante pourtant dans le rôle entre autres de la Maréchale du Chevalier à la rose). reste terne et sans l'angélisme ivre du personnage (son rapport avec Elektra hurlante qui profère à sa sœur pétrifiée sa malédiction est hélas sans éclat : la voix de Chrysotémis n'est pas assez caractérisée et contrastée avec Elektra). Dommage.

L’orchestre quant à lui en dépit de sa robe somptueuse, de sa sonorité rayonnante et si naturelle (historiquement) pour Strauss,  – avec des détails jouissifs, … patine, fait du surplace. Il étonne par son dramatisme statique : la faute en incombe à **Christian Thielemann**, trop épais, trop riche et voluptueux : pas assez tranchant, fluide et théâtral (tout le final est d’une pompe monolithique assez assommante). La direction de Salonen pour la production aixoise était d’une toute autre fulgurance. Quant à Karajan, il savait insuffler l’éclair et la foudre qui manquent tellement ici. Mais tout n’est pas à écarter : les retrouvailles d’Elektra avec son frère est un grand moment, le meilleur assurément, car les voix sont ici superbement habitées et Herlitzius profite en son réalisme embrasé, du métal fraternel d’un René Pape de grande classe. Le baryton basse trouve exactement les couleurs sombres et lugubres, se faisant d’abord passé pour mort, et finalement au nom révélé d’Elektra, confesse son identité princière et se répand en compassion avant le fameux air en monologue, le plus bouleversant de l’opéra – où la bête se fait humaine et aimante : C’est ici que Evelyn Herlitzius confirme que son incarnation est bien celle de toute sa carrière..; et que l’orchestre se montre rien que narratif, sans gouffres amères, sans lyrisme exsangue, sans troubles ni vertiges éperdus. L’enregistrement vaut par ce déséquilibre, mais il reste intéressant voire captivant grâce aux deux chanteurs, le frère et la sœur. Pape, viril cynique, monstre tendre ; Herlitzius, incandescente, irrésistible même en ses faiblesses vocales…  CLIC de classiquenews pour eux deux.

**Richard Strauss:  Elektra**. Evelyn Herlitzius (Elektra), Anne Schwanewilms (Chrysotemis), Waltraud Meier (Clytemnestre), Rene Pape (Oreste), Staatskapelle Dresden. Christian Thielemann, direction. 2cd Deutsche Grammophon 002890479 3387.

# Livres. François Bronner : François Antoine Habeneck (1781-1849)




**Livres. François Bronner : François Antoine Habeneck (1781-1849).** Voici enfin une biographie dédiée à François Antoine Habeneck (1781-1849), figure majeure dans le Paris romantique et musical propre à la Restauration (le très rossinien Charles X) puis sous le règne de Louis-Philippe. Le sujet est d'autant plus important que la France ignore toujours que Paris fut avant Vienne, une capitale symphonique européenne, concevant 14 ans avant les concerts philharmoniques viennois (fondés en 1842 par Otto Nicolaï), **la Société des concerts du Conservatoire** dès 1828 à l'initiative du visionnaire Habeneck. L'idée était de constituer un orchestre indépendant d'une salle, entièrement dédié aux concerts, en s'appuyant sur la richesse des classes d'instruments du Conservatoire : défense d'un répertoire, professionnalisation des jeunes instrumentistes. Il est vrai que le répertoire qui y est joué, défendu par Habeneck lui-même reste majoritairement germanique, centré surtout autour des Symphonies de Beethoven, modèle pour tous : de 1828 à 1840, le chef d'orchestre estimé fait jouer toutes les symphonies de Beethoven, mais aussi les oeuvres de Mozart, sans omettre de donner sa chance aux jeunes compositeurs dont… le fougueux Berlioz : dans le temple de la musique beethovénienne, Habeneck crée la Fantastique le 1er novembre 1830, un événement décisif de l'histoire de la musique qui montre combien Paris grâce à Habeneck était devenu l'année de la Révolution bourgeoise, un foyer musical

particulièrement actif sur le plan symphonique. Après avoir soutenu de la même façon Mendelssohn, les méconnus Farrenc ou Onslow (le Beethoven français), Schneitzhoeffer (compositeur pour La Sylphide) et Elwart, sans omettre ses confrères, Ries ou Spohr, Habeneck aura moins de curiosité, l'institution créée basculant dans une certaine routine. Dans le Paris post napoléonien, Habeneck, déterminé, assidu grava les échelons obstinément au sein de l'orchestre de l'Opéra : son génie de la direction d'orchestre (plus de bâton, plus de violon directeur) le distingue parmi ses pairs. Le chef s'impose irrésistiblement à Paris, comme chef principal à l'Académie royale (créant les opéras de Rossini dont Guillaume Tell en 1829), puis à l'Opéra. Travail en profondeur, sens des nuances, respect de la partition : tout indique chez lui l'un des premiers chefs d'orchestre, ambassadeur d'une éthique nouvelle, celle qui fit l'admiration entre autres de Wagner, le seul musicien parmi ses contemporains, sincère et tenace à lui rendre hommage ; mais aussi de Balzac qui le cite expressément comme l'emblème de la précision et de l'énergie. Cette exactitude lui inspire une autre réforme, celle de l'abaissement du ton de l'orchestre de l'Opéra devenu nécessaire au regard de l'évolution des styles et du répertoire joué. Habeneck est un boulimique, doué d'une grande activité, passionné par la question de l'écriture symphonique, beethovénien convaincu.

## Habeneck, premier chef moderne



Pourtant engagé à défendre ses œuvres, Habeneck fut bientôt critiqué vertement par Berlioz dont la carrière de chef (lui aussi) rivalisa rapidement avec celle de son contemporain…. triste retournement d'estime pour celui qui créa la *Symphonie Fantastique* (1830) puis le *Requiem* (1837). Après avoir recherché pour la réussite de ses concerts au Conservatoire, la direction *foudroyante* de son ancien ami, Berlioz n'aura plus bientôt d'adjectifs assez dépréciatifs pour enfoncer son premier défenseur… Violoniste dans l'Orchestre de l'Opéra de Paris (1804), **Habeneck devient aussi professeur au Conservatoire (1808)** ; nommé premier violon de l'Orchestre de l'Opéra en 1817 à 26 ans, **il devient directeur de l'Académie royale de musique en 1821**, puis premier chef d'orchestre à l'Opéra en 1825. Il assure la création des opéras majeurs de son temps : Guillaume Tell de Rossini, Robert le diable de Meyebeer, Benvenuto Cellini de Berlioz… A l'Académie, autour d'un recréation de l'Iphigénie en Aulide de Gluck (1822), il tente de soutenir les opéras français signés (Reicha, Berton, Hérold, Kreutzer)… sans grands résultats car le goût est italien et rossinien : un autre échec demeure la création du Freischutz de Weber, finalement accueilli par l'Odéon (certes déformé et dénaturé en 1824). Son grand œuvre demeure **la création de la Société des concerts du Conservatoire en 1828**, l'ancêtre de notre Orchestre de Paris institué par Charles Munch en 1967. Outre ses travaux pour la qualité d'un orchestre permanent à Paris, défenseur du répertoire symphonique, Habeneck en créant la nouvelle Société des concerts, institua le premier, une caisse de retraite en faveur des membres et musiciens sociétaires. Mort en 1849, Habeneck participe indiscutablement au milieu musical parisien, constatant l'engouement pour l'opéra italien et la faveur unanime pour Rossini. Elément finalement dérisoire de

la grande machine officielle française, son périmètre d'action est cependant fort étroit, confronté aux dysfonctionnements multiples et aux intrigues d'une administration paralysée, sans guère de moyens, mais aux ambitions affichées, contradictoires, toujours conquérantes.

L'auteur auquel nous devons chez le même éditeur : *La Schiassetti, Jacquemont, Rossini, Stendhal… une saison parisienne au Théâtre-Italien*, signe là une nouvelle réussite : il ne s'agit pas tant de préciser le portrait d'un chef et musicien exceptionnel (l'esquisse historique est en soi réussie) que de restituer surtout le bouillonnement d'une période musicale extrêmement riche sur le plan des initiatives nouvelles et de la création des œuvres. Le destin et l'oeuvre d'Habeneck malgré les tensions, oppositions multiples, jalousies qui sèment son parcours, n'en sont que plus admirables. Passionnant.

**Livres. François Bronner : François Antoine Habeneck (1781-1849).** Collection Hermann Musique. ISBN: 978 2 7056 8760 1. 288 pages (15 x 23 cm). Prix indicatif : 35 €.

Lire aussi notre entretien avec l'auteur, François Bronner

# Le Ring du Bayreuth 2014



**France Musique à Bayreuth.Wagner : Der Ring, les 3,10,17,24 août 2014.** Que vaut Le Ring version Bayreuth 2914 ? La direction musicale est assurée par le chef **Kirill Petrenko, né en 1972 à Omsk.** Et pour chanteurs, un plateau de wagnériens méconnus/inconnus jusque là… C'est avéré, et depuis une décennie voire deux… les meilleures productions wagnériennes n'ont plus guère lieu sur la colline verte, et c'est bien le drame de Bayreuth actuellement. Ce ne sont pas les mises en scène décalées branchées souvent très laides ou tristement gadgets qui compensent l'absence de qualité musicale et de cohérence dramatique. Mais à chaque édition estivale du festival conçu par Richard Wagner lui-même, le festivalier est en droit d'espérer une surprise voire un … miracle. Assister au Ring dans le théâtre édifié par Wagner avec l'aide de Louis II de Bavière demeure en soi une expérience inoubliable : le premier Ring fut inauguré en 1876. La direction de **Kirill Petrenko** qui n'en est pas à son premier Wagner ni son premier Ring suffira-t-elle à emporter l'acuité expressive et poétique du drame wagnérien ? Souvent à force de minutie attentive, de souci hédoniste du son, les chefs en oublient surtout le mouvement enfiévré de l'action musicale … Et la mise en scène de Franck Castorff ? Qu'en sera-t-il en août 2014 ? Parions que ses décalages outranciers et sa frénésie confuse et laide digne d'une mauvaise BD ne provoquent le même agacement qu'en 2013 où le spectacle avait été créé et reçu de façon scandaleuse. A défaut de se déplacer à Bayreuth, France Musique diffuse les 4 volets de ce Ring Bayreuthien à écouter (plutôt qu'à voir).



**L'Or du Rhin, dimanche 3 août 2014, 20h**
**La Walkyrie, dimanche 10 août 2014, 20h**
**Siegfried, dimanche 17 août 2014, 20h**
**Le Crépuscule des dieux, dimanche 24 août 2014, 20h**

**Approfondir**
Consulter les distributions du Ring Bayreuth 2014 (Kirill Petrenko, direction) sur le site du Festival de Bayreuth

Lire notre dossier spécial La Tétralogie de Richard Wagner (1876)

L'Avant Scène Opéra spécial festival de Bayreuth

---

# Teseo de Haendel (Londres 1713)



**France Musique. Haendel : Teseo. Dimanche 13 juillet 2014, 20h.** D'après Thésée de Quinault et Lully (1675), Teseo de Handel entend renouer avec la concision tragique de l'opéra français hérité du Grand Siècle. Créé en 1713 au Théâtre de la Reine de Heymarket, sur le livret de Nicola Haym, Teseo est le troisième ouvrage londonien de Haendel : Thésée et la belle Agilea suscitent les foudres haineux de l'inflexible et terrifiante magicienne Médée… En 5 actes, respectant ainsi la tradition du cadre français, Teseo recueille les fruits triomphants de Rinaldo et remporte un égal succès auprès des londoniens. Haym concentre la tension dramatique sur le couple Aeglé/Thésée, mis à mal par la jalousie de Médée et les avances d'Egée (épris d'Aeglé).La

figure de Médée, irascible mais impuissante amoureuse, s'exprime dans des airs bouleversants qui en font la vraie héroïne de l'ouvrage : puissante déité vouée au Mal mais femme démunie quand paraît celui qu'elle aime en pure perte : Thésée. Son caractère annonce l'humanité à vif d'Alcina et d'Orlando. L'orchestre déploie une riche orchestration (très nombreux airs avec hautbois obligé et violoncelle solo pour l'un deux). Précis et dramatique, le chef Federico Maria Sardelli poursuit son exploration de la lyre haendélienne à Londres, l'une des plus flamboyantes, avant l'essor des oratorios anglais.

**Georg Friedrich Haendel**
**1685 – 1759**
**Teseo**
Dramma tragico per musica en 5 actes.Créé le 10 janvier 1713au Queen's Theatre de Haymarket.Livret de Nicola Haym, d'après Thésée de Philippe Quinault

Teseo : Lucia Cirillo, mezzo-soprano
Medea : Gaëlle Arquez, soprano
Agilea : Emmanuelle de Negri, soprano
Arcane : Damien Guillon, contre-ténor
Clizia : Francesca Boncompagni, soprano
Egeo : Delphine Galou, contralto

Ensemble Modo Antiquo
Federico Maria Sardelli, direction

**France Musique. Haendel : Teseo. Dimanche 13 juillet 2014, 20h. Enregistré le 4 juillet à Beaune.**

**Approfondir : Haendel sur classiquenews**

Haendel à Londres (1710-1759)

Haendel et les castrats

Haendel, l'aventure lyrique : les opéras pas à pas

Teseo : le Thésée de Haendel

---

# Ivo Pogorelich, piano. Concerts 2014



**Ivo Pogorelich, piano. Récitals, les 19 juillet, 8 et 14 octobre 2014.** Interprète passionné à l'exigence radicale, le pianiste croate (comme son frère cadet Lovro) **Ivo Pogorelich**, – la cinquantaine radieuse-, revient sur la scène européenne avec quelques dates en France (forcément incontournables). Le magicien du piano, capable de transcender l'acte pianistique en autant de crépitements poétiquement fouillés, nous offre deux récitals : Chopin (à Nohant cet été) et Schumann (*Concerto pour piano* en octobre : consulter l'agenda en fin d'article). Tel un lutin facétieux, le pianiste semble jouer de l'énergie musicale, d'une main à l'autre. La pensée de l'interprète semble à force d'investissement faire jaillir l'esprit frondeur, troublant, contradictoire, expérimental de la matière sonore ainsi restituée : intimité de Chopin, et tout autant déflagrations dépressives, mais aussi ambition et volonté reconstructive de l'interprète qui a toujours ce don inouï pour exprimer comme s'il s'agissait des siens propres, les élans, arcanes, enjeux de chaque partition. C'est pourquoi son Schumann concertant annoncé (octobre prochain à Paris puis Aix) devrait au concert promettre bien des accomplissements majeurs, des perspectives inédites là encore qui procurent ce

grand frisson tant espéré et donnent le sentiment de vivre dans l'instant suspendu, la force vitale de chaque partition. Certes sa vision engendre liberté (rubato personnel : accelerendos, diminuendos de la main droite, celle qui dessine les arabesques) mais aussi respect de la partition (tactus strict de la main gauche)… Emotionnel, intuitif, sanguin, Ivo Pogorelich l'est tout à la fois ; mais la sentimentalité dont on a parlé et qui reste manifeste, sert toujours la finesse et l'élégance flexible du discours musical. C'est pourquoi son jeu sait transmettre et la clarté de l'architecture et la violence des contrastes dramatiques.

## La musique qui foudroie d'un Prométhée généreux

Transmetteur inspiré, passeur de rêve, Ivo Pogorelich est tout cela à la fois, avec cette nouvelle curiosité – nous vous l'avons dit : la cinquantaine radieuse- : un scrupule inégalé, inédit pour le son… un son filigrané, aux phrasés subtils et ciselés, qui interroge l'espace même de chaque note, comme s'il en creusait chaque résonance vers l'infini.




**On se souvient qu'en 1980**, candidat finaliste au Concours Chopin de Varsovie, Ivo Pogo fut éliminé malgré sa digitalité fougueuse et articulée, provoquant alors la démission au sein du jury, de l'impératrice du piano, Marta Argerich soi-même, attérée par une telle décision. Écarté de la compétition, le jeune favori soutenu par la prêtresse Argentine connut cependant sous étiquette Deutsche Grammophon, une carrière très médiatisée comme s'il avait remporté la compétition polonaise. Mais le destin allait l'éprouver gravement, profondément, indirectement : son épouse et ex professeure Aliza Kezeradze meurt subitement d'un cancer en 1996. Dès lors foudroyé, l'artiste sombre dans la solitude à l'écart des salles de concert et d'enregistrement. Les

années 2010 marqueraient-elles la fin du repli, de l'éloignement et de l'introspection ? Tel Jupiter ornementant, ou mieux, Prométhée généreux, dispensant le feu sacré, voici à nouveau le prince éclatant d'une puissance de frappe et de caresses renouvelée, réellement enivrée, enivrante, Ivo Pogorelich pour plusieurs concerts en France… Récitals événements.

# Ivo Pogorelich en concert en France

**juillet, octobre 2014 – printemps 2015**

*Récital Chopin, Liszt*
**Nohant (Festival Chopin), le 19 juillet 2014**
Bergerie-auditorium (36400 Nohant) à 20h30

*Concerto pour piano en la mineur op.54 de Schumann*
**Paris (Cité de la Musique), le 8 octobre**
**Aix en Provence (Grand Théâtre de Provence), le 14 octobre 2014**
avec le Brussels Philharmonic. Michel Tabachnik, direction

**Printemps 2015**
*Récital Liszt, Stravinsky (Petrouchka) et Brahms*
Arsenal de Metz puis Salle Gaveau.

**Ivo Pogorelich, bio express**. Fils d'un contrebassiste croate, il part étudier à 12 ans à Moscou auprès d'Aliza Kereradze qu'il épousera par la suite. D'elle il tient une virtuosité technique proche de la perfection et un art du son digne des plus grands de ses aînés. Sa légende naîtra en 1980 à Varsovie lors du Concours Chopin où, éliminé dès le deuxième tour, il n'obtiendra que le Prix de la Critique, provoquant la démission de Martha Argerich du jury. Quelques mois plus tard il donnera un premier récital triomphal à Carnegie Hall. Depuis, il n'a cessé de radicaliser ses interprétations, ses captivantes relectures, même des pages les plus célèbres, en font peut-être l'un des derniers vrais romantiques, un engagement total au clavier qui l'inspire aussi dans la vie, lui qui se consacra notamment de tous ses moyens à la reconstruction de Sarajevo.

Illustration : Ivo Pogorelich © Alfonso Batalia 2014

---

# Zingari de Leoncavallo (1912)



**Montpellier. Ruggero Leoncavallo : Zingari. Mardi 15 juillet 2014, 20h.** Leoncavallo n'a pas composé que *Pagliacci* (Paillasse,1892), sommet du vérisme qui renouvelle le drame noir, passionné, sanglant, ou *I Medici* (écrit à Paris et créé sans succès en 1893). Montpellier exhume cet été, un autre ouvrage du compositeur napolitain : **Zingari,** créé à Londres en 1912, d'après le conte de Pouchkine. En deux actes, l'ouvrage évoque la relation tragique d'un noble russe (Tamar) avec une jeune tzigane Fleana : lorsque celle-ci le trompe, il tue celle qui l'a trahi et son amant (Radu), en incendiant la cabane qui les abrite…

Leoncavallo pourtant laborieux et déterminé, qui n'a jamais revécu le premier triomphe de *Pagliacci*, réalise cependant dans *Zingari* une même combinaison d'options efficaces : intermezzo poétique (à la fin du I : l'orchestre seul exprime le huit clos et les thèmes mêlés des trois protagonistes), airs violents et expressifs, climats russes et tziganes hautement tragiques. Mérimée connaissait la figure de Fleana, imaginée par Pouchkine : en traduisant le russe, l'auteur de Carmen y a certainement puisé les sources de son personnage rebelle, radical, libre…, sirène et sauvageonne, tout autant, sensuelle, provocante, lascive même.

# Fleana, sœur ainée de Carmen…

Admirateur dès ses premières heures de Wagner – il reçut le choc de l'opéra en découvrant à 20 ans, *Rienzi* joué en 1876 à Bologne-, Leoncavallo n'est pas cet auteur gras et pataud, aux traits épais souvent vulgaires, tel que caricaturé par D'Annunzio et Puccini. Ce dernier en voulut-il particulièrement à son cadet de composer un an après lui, une

Bohème en 1897 (qui peine toujours d'ailleurs, à convaincre sur les planches…) ?
Leoncavallo connut une vie difficile malgré sa volonté de s'inscrire dans le courant novateur de l'opéra italien. Il a comme Wagner écrit ses propres livrets, suivi en s'en écartant, les avancées de Mascagni ou de Puccini. Remonter aujourd'hui *Zingari* permet de parcourir l'évolution de sa manière depuis *Pagliacci* : à la fin de sa carrière, le Napolitain s'est-il effectivement renouvelé ? Réponse ce 15 juillet à Montpellier … à Montpellier et sur France Musique.

**Ruggero Leoncavallo : Zingari. En direct sur France Musique, mardi 15 juillet 2014, 20h.**

Programme de la soirée et distribution :

**JULES MASSENET (1842-1912)**

*Scènes napolitaines*, suite d'orchestre n°5: La Danse, La Procession, La Fête

**ZINGAR de RUGGERO LEONCAVALLO (1857-1919)**
Opéra en 1 acte et 2 tableaux (1912)Livret de E. Cavacchioli et G. Emanuel d'après Pouchkine
Création : Londres, Hippodrome, 16 septembre 1912

avec
Leah Crocetto, soprano : Fleana
Stefano Secco, ténor : Radu
Fabio Capitanucci, baryton : Tamar
Sergey Artamonov, baryton-basse : Il vecchio

Orquestra Simfònica de Barcelona i Nacional de Catalunya (OBC)
Orfeón Donostiarra

Michele Mariotti,  direction

# Rameau : Castor et Pollux en direct de Montpellier



**France Musique. Rameau : Castor Et Pollux, 1754. Jeudi 24 juillet 2014, 20h.** En direct de Montpellier. Créé en 1737, dans le sillon scandaleux (et triomphal d'Hippolyte et Aricie), Castor et Pollux affirme le génie lyrique de Rameau. Le compositeur n'a cessé de réviser ses partitions et Castor connaît une nouvelle version en 1754 : le Prologue est supprimé ; tout le premier acte remanié afin d'exposer plus clairement l'histoire des deux frères. Pollux, roi de Sparte, doit épouser Télaïre qui aime en vérité le frère du souverain, Castor. Pollux décide alors de renoncer à Télaïre pour que son frère l'épouse.  Mais le palais essuie les attaques du roi Lyncée,

lequel tue Castor. Pollux décide alors de se sacrifier encore pour chercher son frère aux Enfers et lui permettre de retrouver Télaïre sur terre. Dans la scène des enfers, Rameau renoue avec le souffle infernal de son précédent Hippolyte : langueurs lugubres et maléfiques, terreur désespérée de Télaïre (sublime prière de déploration : « Tristes apprêts, pâles flambeaux… » : le plus bel air de l'opéra français du règne de Louis XV), ardeur virile des guerriers spartiates, sans compter les danses jubilatoires des divertissements par lesquels Rameau en déployant aussi la lyre chorégraphique, sait renouveler le genre tragique ; excellence des recitatifs, ajouts d'ariettes italianisantes… Castor et Pollux reste l'opéra le plus impressionnant du théâtre ramélien.

Montpellier après Aix rend hommage à Rameau pour le 250ème anniversaire de sa mort.

**France Musique. Rameau : Castor Et Pollux, 1754. Jeudi 24 juillet 2014, 20h.** En direct de Montpellier.  Avec Colin Ainsworth, Castor. Florian Sempey, Pollux. Emmanuelle de Negri, Télaïre. Sabine Devieilhe, Cléone… Pygmalion. Raphaël Pichon, direction.

---

# Rameau : Les Boréades en direct d'Aix



**France Musique, le 18 juillet 2014, 20h. Rameau : Les Boréades en direct**. A défaut de Paris, Aix 2014 se devait de fêter les 250 ans de la mort du plus grand compositeur d'opéras au XVIIIème. Le dernier opéra de Rameau, répété de son vivant mais jamais créé, investit le grand théâtre de Provence (mais en version de concert). Génie lyrique au XVIIIème, à partir de son retentissant et scandaleux premier ouvrage : Hippolyte et Aricie de 1733 (trop de musique, trop d'action, trop d'orchestre… sans compter les audaces harmoniques jamais éditées jusque là : voir le fameux Trio des Parques), Rameau entretient le feu sacré d'une inspiration jamais affaiblie jusqu'à son ultime drame : Les Boréades de 1764. Soit 30 ans d'une indéfectible foi dans l'avancée de la musique appliquée au théâtre : ici, fidèle à ses convictions dramatiques c'est l'orchestre flamboyant qui imprime à l'action ses rebonds expressifs, sa cohérence première. A contrario de bien des idées préconçues, le livret du compositeur signé Louis de Cahusac – un fidèle partenaire-, Rameau échafaude une partition ambitieuse dont le sujet dénonce en vérité la torture, la violence, la violation physique. En lettré engagé des Lumières, au même titre qu'un Voltaire (qui avait conçu l'opéra Samson avec le compositeur) défend au nom de la justice un Calas, Rameau fustige la barbarie d'un pouvoir autoritaire celui de Borée, le dieu des vents du nord, et de sa progéniture : la princesse Alphise (reine de Bactriane, – actuel Afganisthan) doit se plier à sa volonté en une scène des plus violentes jamais conçues à l'opéra (acte V). Mais la jeune femme laisse son cœur s'infléchir pour Abaris protégé d'Apollon…

# Le dernier opéra de Rameau

L'orchestre impétueux exprime la force des éléments dans plusieurs tableaux spectaculaires (tempête concluant l'acte III, évocation des vents du nord…), mais il éclaire la situation psychologique des caractères : la détermination du couple lumineux (Alphise/Abaris) opposé à la noirceur diabolique des Boréades (Borée et ses fils Borilée et Calisis)… Pour démêler et infléchir une action qui semble condamnée, deux guides aident Abaris à se révéler à lui-même et vaincre l'adversité : Adamas et Apollon. En offrant sa flèche magique à Alphise abattue, l'Amour prépare sa victoire finale.

**Presque octogénaire, Rameau** qui fut théoricien de la musique et polémiste acharné contre les Encyclopédistes et les élucubrations simplistes de Rousseau (défenseur de l'opéra italien, contre la grande machine française), entreprend de nouvelles directions réalisées dans Les Boréades. La tragédie lyrique n'atténue en rien sa très grande intensité émotionnelle dans plusieurs situations où les protagonistes expriment solitude, abattement (Alphise, Abaris) ou haine et cruauté (Les Boréades). Mais le Dijonais ajoute une dizaine de danses et de ballets, ponctuant le drame noir, d'épisodes (divertissements) qui font contraste avec la ligne tragique. Gavottes, contredanses soulignent la pensée expérimentale de Rameau qui n'hésite pas à rompre le carcan des scènes bien établies. Les Boréades comme Platée ou Zoroastre sont traversés par l'idéal des Lumières, en opposant en un formidable choc esthétique et musical, forces du bien contre forces du mal. Et c'est bien l'orchestre et ses mouvements imprévisibles, dans son orchestration d'un raffinement jamais entendu avant, qui en arbitre jeux et enjeux.

**Le livret scandaleux** (« Vous voulez être craints, pouvez vous être aimés ? ») semble faire le bilan d'une situation politique explosive, 25 ans avant la Révolution. C'est que

Rameau y excelle en tout : il n’est pas seulement ce grand machiniste, ce symphoniste immense, ce chorégraphe visionnaire, il nous parle essentiellement du cœur humain. La musique d’une difficulté incroyable conduit-elle à l’annulation des répétitions pourtant programmées et amorcées ? Rameau qui meurt quelques jours après ne voit pas son opéra entier. Les Boréades n’ont pas fini de fasciner. C’est même avec Le Requiem de Mozart, l’une des énigmes irrésolues de l’histoire de la musique au XVIIIème. Dans les deux cas, un pur chef d’oeuvre. Une musique d’une justesse infinie, d’une poésie tendre irrésistible.

**France Musique, vendredi 18 juillet 2014, 20h. Rameau (1683-1764) : Les Boréades**, 1764.  Créé à Paris en 1964 (Maison de la Radio), en version de concert – puis en version scénique en juillet 1982 à Aix en Provence.

En 2014, France Musique retransmet en direct en version de concert un plateau dirigé par Marc Minkowski (Les Musiciens du Louvre). Avec :

Alphise : Julie Fuchs

Sémire / Amour / Polymnie : Chloé Briot

Abaris : Samuel Boden

Calisis : Manuel Nuñez-Camelino

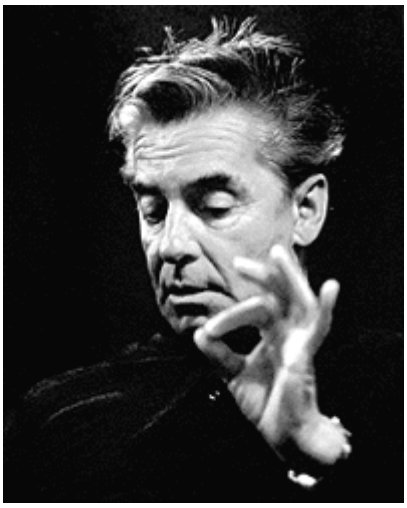
Borilée : Jean-Gabriel Saint-Martin

Borée : Damien Pass

Adamas / Apollon : Mathieu Gardon

Chœur : Ensemble Aedes

# Soirée Karajan sur Arte



**Arte. Soirée spéciale Karajan : 25 ans de la mort. Le 13 juillet 2014,17h40**. Le 16 juillet 1989, soit il y a 25 ans disparaissait le chef le plus médiatisé du XXème siècle, régnant sur l'Opéra de Vienne, puis à Salzbourg et sur la Philharmonie de Berlin. Chef lyrique et symphonique de premier plan, malgré un passé à l'époque nazie plutôt trouble, Karajan doit sa présence parmi nous 25 ans après sa mort, grâce à un héritage audio et vidéo d'une richesse inégalée : plus de 500 enregistrements édités par Deutsche Grammophon, prestigieux label jeune dont il reste l'artiste le plus emblématique et le plus acheté. L'homme en dépit de ses facettes « spectaculaires » et glamour (pilote de voitures de sport, d'avion, époux en 3è noce, d'un mannequin rencontré à Saint-Tropez …) reste énigmatique ; explicitement et indiscutablement sensible et raffiné, exigeant et perfectionniste jusqu'à la maniaquerie et l'obsession : Karajan reste surtout un chef hanté par la perception du détail comme de l'architecture globale des oeuvres abordées, inféodant les technologies de pointe de l'enregistrement à ses conceptions personnelles.

**Un chef hanté par le détail et l'image…**

Arte a bien raison d'offrir une soirée entière à l'artiste doublé d'un esthète pointilleux aux accomplissements et réalisations irrésistibles.
La soirée Arte débute par le documentaire « L'autre Karajan » d'Eric Schulz, véritable miroir d'un mucine devenu son propre ingénieur du son, habité par l'idée du son parfait.Ensuite, place au concert filmé : Symphonie n°5 de Beethoven par Henri-Georges Clouzot où le réalisateur en accord avec le maestro démiurge réinvente un langage visuel inédit pour exprimer la

dramaturgie de la musique symphonique.
Ensuite, dernier documentaire : **Karajan, le culte de l'image**, film qui souligne combien le chef était soucieux de sa propre image comme celle des enregistrements qu'il réalisait.
25 ans après sa disparition, ses lectures convainquent toujours autant. Deutsche Grammophon entre autre vient d'éditer un superbe coffret grand format (format vinyle) intitulé « KARAJAN STRAUSS » regroupant les enregistrements que le « petit K » comme l'appelait non sans ironie dépréciative Furtwängler (le maître pour tous), a dédié au compositeur bavarois (le coffret « Karajan Strauss » est clic de classiquenews de l'été 2014).

**Arte. Soirée spéciale Karajan : 25 ans de la mort. Le 13 juillet 2014,17h40**.

Lire aussi **notre portrait spécial Herbert Von Karajan**



**Discographie Karajan 2014.** Simultanément aux diffusions Arte dans le cadre de sa soirée spéciale du 13 juillet 2014, Deutsche Grammophon a édité 3 titres événements, soulignant tel aspect de la direction et du travail musical et esthétique du chef autrichien.




C'est d'abord un somptueux coffret de 11 cd en grand format dédié à Richard Strauss (à l'occasion aussi du 150 ème anniversaire du compositeur bavarois). Lire ici notre critique complète du coffret **KARAJAN STRAUSS** (comprenant entre autres les poèmes symphoniques essentiels : Don Juan, Don Quixote, Till l'espiègle…, Une Symphonie alpestre, Ainsi Parla Zarathoustra, Une vie de héros, et l'intégrale du Chevalier à la rose live salzbourgeois de 1960, le tout en cd habituel et aussi sur un audio blu ray de grande qualité : nécessaire pour mesurer le soin sonore et artistique de chaque enregistrement).




**2 autres coffrets complètent la série de rééditions commémoratives.** Une boîte miraculeuse intitulée « **Symphony édition** », cycle des intégrales de 8 compositeurs (38 cd), piliers du répertoire karajanesque, défendu alors qu'il était directeur musical du Berliner Philharmoniker. Beethoven (enregistrements de 1975-1977), Brahms (1977-1978), Bruckner (1975-1980), Haydn (Symphonies Parisiennes et Londoniennes : 1980-1982), Mendelssohn (1971-1972), Mozart (Symphonies 29,32,33,35, 36 et les dernières 38-41 de 1975-1977), Schumann (1971, et 1987 pour la n°4) et Tchaikovski (les 6 symphonies enregistrées à rebours : n°6, 5 et 4 : 1975-1976, et les 1-3 de 1979). Le grand absent demeure Mahler, ailleurs défendu par Kubelik ou Bernstein, et avec quel engagement. Pour nous, la classe supersonique s'écoute sans usure ni ennui chez Mozart, Schumann, surtout Beethoven et Tchaikovski. Rien n'égale ici la tension, l'hédonisme sonore, la perfection du détail et la clarté de l'ensemble. La 9ème de Beethoven exulte, respire l'élan révolutionnaire pour une aube nouvelle, une humanité régénérée, un monde semé enfin d'espoir (enregistrement berlinois avec côté plateau vocal : Tomowa-Sintow, Baltsa, Schreier, Van Dam).




Pour ceux qui veulent d'abord découvrir ou retrouver **Karajan en 2 cd,** Deutsche Grammophon édite enfin un best of composé d'extraits, parmi les pages les plus séduisantes de la littérature symphonique et aussi lyrique : « **Classic Karajan : the essential collection** » soit 2h20 mn de musique remastérisée pour l'occasion comprenant l'adagietto de la 5ème de Mahler, le choeur de Butterfly, Ingemisco du Requiem de Verdi (avec Carreras), Jupiter des Planètes de Holst, ou Smetana (un extrait de la Moldau), l'interlude symphonique de Cavalleria Rusticana de Mascagni… entre autres. Savourez : vous êtes sur la planète Karajan…